Éditorial

Dominique Garcia

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/1103>

DOI : 10.4000/archeopages.1103

ISSN : 2269-9872

Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2016

Pagination : 2-3

ISSN : 1622-8545

Référence électronique

Dominique Garcia, « Éditorial », *Archéopages* [En ligne], 42 | 04-07/2015, mis en ligne le 01 juillet 2017, consulté le 03 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/1103> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.1103>

Plusieurs bâtiments de terre crue datés entre les IV^e et III^e millénaires avant notre ère ont été identifiés lors de diagnostics réalisés en septembre 2015 à Beauvilliers en Eure-et-Loire sous la responsabilité de Tony Hamon, Inrap. Ici, un mur en terre massive, édifié en pains de terre modelés, quadrangulaires, et sa couche d'effondrement vers l'est (à gauche sur la photo).

ÉDITORIAL

Dominique Garcia

Président de l'Inrap

La 21^e Conférence des Nations Unies pour le climat (COP) qui s'est récemment tenue à Paris a été l'occasion d'un large débat mondial sur les relations humains/milieu naturel et a contribué à reconnaître officiellement le dérèglement climatique et la responsabilité humaine dans ce phénomène. Elle pose notamment pour objectif la réduction des émissions de gaz à effet de serre en cause dans le réchauffement climatique. Il s'agit là d'une des mesures réparatrices que doivent accompagner des mesures protectrices nécessaires, à court ou moyen terme, pour nous protéger des aléas climatiques. Dans ce cadre, l'architecture constitue un point de discussion essentiel. Depuis le XIX^e siècle en effet, on a assisté dans ce domaine à un développement des innovations techniques et à leur mondialisation, jusqu'à couper l'architecture du contexte bioclimatique local. Reprendre en compte les conditions du milieu et les qualités des matériaux paraît aujourd'hui une urgence. Dans ce cadre, la terre crue suscite un réel regain d'intérêt : il s'agit d'une ressource abondante (peu ou pas de transport), recyclable (sans déchets), qui ne nécessite pas de cuisson (économie d'énergie) et qui, sans être à « énergie positive », possède des qualités d'isolation remarquables.

Ainsi l'usage de la terre crue pourrait-il sembler novateur pour l'architecture si ce matériau n'était d'un usage quasi universel depuis les origines de l'urbanisation tant dans l'architecture domestique (les premières villes du Proche-Orient étaient édifiées en terre crue) que dans l'architecture publique où son utilisation, parfois oubliée, est illustrée par des monuments importants dont des portions de la Grande muraille en Chine ou certaines pyramides d'Égypte. En fait, ce sont les ingénieurs qui, à toutes périodes, ont prêté peu d'attention – ou un regard dédaigneux – à ce matériau et à sa mise en œuvre. Dès la période augustéenne, Vitruve s'étonnait (*De architectura*, II, 1, 5) que les toits de Marseille soient en terre pétrie. Par la suite, les exemples de ce type sont nombreux et, dans ce cadre, les ouvrages tels que celui de François Cointeraux (1740-1830) consacrés à la rationalisation des procédés architecturaux traditionnels font figures d'exception. En France,

pour l'archéologie, ce sont les fouilles en domaine urbain à Lyon, Nîmes ou Marseille qui ont révélé la richesse et l'intérêt du corpus dont le colloque de Lyon en 1983 a souligné la portée heuristique (*Les architectures de terre et de bois*, DAF, 2, 1985, 195 p.). Tant lors de fouilles préventives que lors d'opérations programmées (en particulier à Lattes), la collaboration entre les archéologues, les pédologues et les géomorphologues a été déterminante et les mises en perspective des découvertes de plus en plus nombreuses.

Ce numéro d'*Archéopages* souligne bien la richesse des termes de ce débat et la diversité de ses acteurs, parfois même d'une façon qui pourrait paraître paradoxale. Par exemple, on note avec attention une plus grande prise en compte de la terre façonnée (jusqu'à proposer la présence de briques) pour le Néolithique, y compris pour un usage dans l'élévation de murs porteurs. Ceci implique, dans certains cas, l'existence d'une production standardisée d'adobes, ce qui ne laisse pas de surprendre pour une période si haute. De même, pour la Protohistoire ou l'Antiquité, est-on en mesure d'observer des cas de plus en plus nombreux de murs en bauge. Difficiles à déceler sur le terrain, ces constructions en terre massive paraissent d'un usage courant et reflètent l'usage de pratiques architecturales rudimentaires. Inversement, le pisé – terme souvent utilisé à tort dans la littérature archéologique – n'est pas attesté avant la période gallo-romaine où l'usage des parois en terre banchée est fréquent. Enfin, facile à mettre en œuvre et d'une efficacité remarquable depuis l'Antiquité classique, la terre crue est un matériau bien analysé dans l'architecture militaire médiévale. En parallèle, une meilleure caractérisation du matériau « terre crue » a, toutes périodes confondues, enrichi les études des aménagements domestiques (silos...) ou artisanaux (fours...).

C'est dire qu'il a fallu une cinquantaine d'années pour que les archéologues considèrent la terre non plus seulement comme la matrice d'artefacts mais comme un objet archéologique polysémique : matériau de construction essentiel dont la dégradation naturelle ou anthropique constitue la majeure partie des sédiments explorés.